

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

PHILOSOPHUS

Le sérieux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 304-311

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE SÉRIEUX

M. l'abbé Vignot, le délicat conférencier de l'Ecole Fénelon, dans un ouvrage sur la « Règle des mœurs », cite le Valaisan, à côté du Breton, comme exemple d'un peuple sérieux. Ce caractère de notre population serait puisé, selon cet auteur, dans les masses imposantes de nos Alpes sans cesse présentes à nos yeux, tout comme nos fleuves et nos rivières y puisent leurs

eaux. Quoi qu'il en soit, ce nous est une gloire d'être ainsi caractérisés, et cette gloire me fait battre le cœur.

Mais, me demandai-je bientôt, que devons-nous entendre par ce *sérieux*, cette qualité dont on nous gratifie si généreusement ? Car M. Vignot ne le définit point, ou le définit si vaguement, si oratoirement, si peu didactiquement, qu'il est difficile, après l'avoir lu, de s'en faire une notion nette et précise

Tout le monde, à tout bout de champ, se sert du mot *sérieux*. On en use et on en abuse sans trop savoir ce qu'il veut dire. Et personne, à ma connaissance, ne s'est avisé, jusqu'ici du moins, de nous le définir... sérieusement.

Qu'est-ce donc que le sérieux, le sérieux, dis-je, en tant que qualité ou caractère d'une personne humaine. La réponse à cette question va faire tout le sujet du présent article, sujet qui mérite à tous égards notre attention. Il deviendra pour plusieurs lecteurs des *Echos*, je l'espère, la source de salutaires réflexions et le point de départ d'une nouvelle orientation de leur vie.

I

Le sérieux ? qu'est-ce que cela peut bien être ? Il est assez malaisé de le définir. Pour les uns, c'est un air grave, rigide, mélancolique, sombre et triste. Pour d'autres, il est synonyme de travail intense, d'esprit réfléchi, de concentration en soi-même. Pour ceux-ci il est le contraire de la gaieté, du rire, de l'entrain, de la vivacité. Pour ceux-là, il ne diffère point de la gravité, de la taciturnité. Le sérieux, le sérieux vrai et non simplement apparent et coloré n'est rien de tout cela. Il n'est, non plus, ni un sentiment, ni une affaire de tempérament, ni une passion, ni une vertu

particulière ; il est une perle de bien plus haut prix. Qu'est-il donc alors ? Après mûres réflexions, il m'a paru qu'on pouvait le définir assez exactement : *une application sincère de nos facultés à des choses importantes.*

De prime abord cette définition paraît souffrir d'un grave défaut : le défaut de clarté, toute définition devant être plus claire que la chose définie. Son obscurité n'est qu'apparente. Qu'on veuille bien y réfléchir et nous suivre dans cette méditation, et l'on verra que chacun de ces mots porte ; et l'on se convaincra que le sérieux n'est pas une simple affaire d'attitude, mais qu'il plonge ses racines dans les profondeurs de l'âme ; et l'on comprendra qu'il n'a rien de sombre et de repoussant, comme trop souvent l'on s'est plu à le peindre ; que, bien au contraire, il est une qualité tout aimable et infiniment souhaitable.

Pesons donc chaque mot de notre définition et mesurons-en la portée.

II

Le sérieux est d'abord *une application*. Ceci dénote déjà un acte de volonté, d'énergie. Car, toute application est un travail, toute application est un effort, toute application est un sacrifice, une immolation de notre légèreté, de notre paresse natives : elle ne peut donc qu'être le résultat d'un ordre impératif de notre volonté sur nous-mêmes. Ainsi, s'agit-il, par exemple, des actes de l'intelligence ? La volonté de l'homme sérieux s'en empare, l'empêche de divaguer, de courir de ci de là, au gré de ses désirs, en mille pensées diverses : la volonté, pareille à l'aigle qui prend son aiglou dans ses serres et le contraint de fixer ses yeux sur le soleil, la volonté saisit l'intelligence,

la tient en quelque sorte immobile et applique de force son regard sur la lumière de quelque vérité à connaître, de quelque science à acquérir, et ne laisse point aller qu'elle ne soit en possession de ce nouveau trésor.

Non, sans application pas de sérieux possible. Pour être sérieux et faire porter à notre vie des fruits de valeur, il faut absolument de l'application, il faut que notre âme, semblable « à ce chétif volatil, — loué par nos Saints Livres — dont le produit remporte la prime de la douceur » *, s'arrête sur les fleurs où elle se pose, pénètre jusqu'au fond de leur calice et en puise patiemment le suc délicieux dont elle composera son miel. Si elle imite ce charmant insecte diapré, symbole de la légèreté humaine, qui se contente de frôler de l'aile, ou de baiser en passant les fleurs de la prairie, en ce cas, elle n'est pas sérieuse : il lui manque l'application.

III

De plus, cette *application* doit être *sincère*. J'entends par là qu'elle doit viser loyalement le vrai, le beau, ou le bien, ou tous trois ensemble, suivant l'ouvrage auquel on se livre par état, par vocation. Ainsi Voltaire consacrant sa puissance de travail et l'activité de son génie à l'étude de nos Livres saints, n'était pas sérieux, en dépit de son application à une matière aussi divine que celle-là : il lui manquait la sincérité. Il ne cherchait pas dans cette étude, la vérité, pour s'en délecter et s'en nourrir, il s'ingéniait à découvrir dans l'œuvre de Dieu des erreurs et des contradictions, afin de démolir, si possible, l'un des fondements

* Brevis in volatilibus est apis, et initium dulcoris habet fructus illius. (Eccli. XI.)

de la croyance chrétienne. Son application n'avait nullement pour but l'acquisition du vrai religieux, du bien moral ou du beau littéraire. Son but était la réussite d'une mauvaise action.

Non, l'homme qui n'est point sincère, loyal, dans ses travaux, si saints, si graves soient-ils en apparence, cet homme-là n'est pas sérieux.

Nous avons dit: *application sincère de nos facultés*, de nos facultés quelles qu'elles soient : intellectuelles, sensibles, corporelles même. L'homme de métier, par exemple, qui, dans un travail mécanique, applique avec grande attention ses bras et ses mains à la matière qu'il élabore, qu'il pétrit, façonne, afin d'en produire un objet utile et bien fait, mérite à coup sûr la qualification d'ouvrier sérieux.

Notons ici qu'entre toutes nos facultés, la volonté jouit du commandement dans l'empire de l'âme. La direction des autres puissances lui revient de droit. C'est donc d'elle que le sérieux dépend; sur elle qu'il repose comme sur son fondement naturel. Le sérieux sera, par conséquent, avant tout, une affaire de volonté, une constance, une énergie de volonté qui applique les autres puissances — chacune en son rang et à son tour — à *des choses importantes*.

Si, en effet, nos facultés choisissent pour objet de leur labeur, de leur application, des matières futiles, ou indignes, ou inutiles, leur attention, leur labeur n'est que pure frivolité. C'est donc, en dernier ressort, *l'importance* des choses auxquelles nous consacrons notre activité qui donne du sérieux à notre vie. Et les vies sérieuses sont rares, plus rares qu'on ne le croit, parce qu'on se laisse trop fréquemment dominer parce que l'écrivain sacré nomme : « la fascination de la frivolité ¹ », et Bossuet : « l'ensorcellement de la

1) Fascinatio nugacitatis obscurat bona (Sap. IV.)

bagatelle. » Gaspiller son temps, son talent, ses forces, à des occupations *sans importance*, sans utilité réelle pour soi, pour sa famille, pour la société, pour l'Eglise, n'est-ce pas là mener une existence dépourvue de tout caractère sérieux ?

Remarquons en passant que l'importance, l'utilité des occupations humaines sont choses relatives. Un amusement, un jeu, une récréation peuvent en certaines circonstances revêtir une importance considérable : de ces distractions diverses prises à des époques et à des heures régulières peut dépendre notre santé, notre vigueur intellectuelle ou morale, notre influence sur la jeunesse, sur la société qui nous entoure. Qui ne voit par là que des actions vulgaires, futiles par elles-mêmes sont parfois, d'une incalculable conséquence ?

IV

Portons maintenant plus haut nos regards, élevons-nous à un ordre supérieur, touchons brièvement à cet « incomparable sérieux de la vie chrétienne » dont parle l'évêque de Meaux dans un de ses écrits.

D'où vient que la vraie vie chrétienne porte comme cachet ce *sérieux* effrayant, *incompréhensible* ? De ce qu'elle s'occupe de la chose souverainement et même uniquement importante pour nous : *le salut*, ce salut qui nous sauve de l'abîme, d'un malheur sans mesure et sans terme, pour nous mener au port d'un éternel et inexprimable bonheur. De là nous devons conclure qu'en définitive il n'est pas de vie sérieuse en dehors de la vie chrétienne, parce qu'en définitive rien n'est important en dehors du salut qu'elle nous procure.

Or, comme le salut s'obtient par le service de Dieu, la soumission à Dieu, autrement dit par l'accomplissement

de son devoir, il s'en suit que le sérieux n'est ni plus ni moins que « l'application sincère de nos faculté à cette seule chose importante » — l'accomplissement de nos devoirs.

De là enfin, pour nous, cette conviction profonde que les Saints, ces hommes du devoir, furent dans l'humanité les hommes sérieux par excellence, et qu'au-dessous d'eux, chacun de nous est sérieux dans la mesure où il remplit son devoir.

V.

Nous avons appuyé longuement sur cette définition du sérieux, cela au risque de provoquer l'ennui et le dégoût chez nos lecteurs. Il le fallait pourtant. Car chacun oriente son existence et corrige sa voie d'après la conception qu'il se fait des choses, d'après la notion qu'il reçoit des vérités qui doivent être le fanal de sa vie. Par exemple, un jeune homme s'entend exhorter à être sérieux, à devenir sérieux « Qu'est-ce que cela : être sérieux ? » se dit-il ; et il ouvre un dictionnaire quelconque, un de ces répertoires à définitions inexactes. Il lit : « *Sérieux, euse* : grave, par opposition à gai, enjoué. Il referme promptement son livre, se croise les bras, réfléchit et se dit : « Serai-je un garçon sérieux, oui ou non ? Si oui, alors adieu l'enjouement, la gaieté, l'épanouissement du jeune âge, les jeux, les ébats, puisque, foi de dictionnaire ! sérieux signifie grave, par opposition à gai, enjoué. Si non, alors lâche la bride, renonce à tout frein ; car, plutôt tout qu'une jeunesse sans amusements, sans jovialité, sans ris, en un mot sans charme. »

— Mon ami, n'écoute point ton dictionnaire : il se trompe et il te trompe. L'on exige point de toi la gravité, c'est-à-dire l'allure, la démarche posée, mesurée

du prélat, du magistrat, du vieillard, on te demande simplement du sérieux, c'est-à-dire une application bien sincère, généreuse, de tes facultés, de toutes tes facultés, à cette grande et importante chose qui se nomme : le devoir. — Le sérieux, c'est cela.

PHILOSOPHUS.